

L'AMOUR L'APRÈS-MIDI

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE : L'AMOUR ENTRE IMAGINAIRE ET SYMBOLIQUE

Voici comment cet après-midi va se dérouler.

Je vais commencer par une première partie d'introduction qui a une double finalité :

- D'abord déployer la place que cette notion, l'amour, a dans l'œuvre de Lacan.
- Et, en même temps, mettre sur orbite (c'est l'expression qu'on m'a prié d'employer, je me demande bien pourquoi...) mettre sur orbite les différents exposés des membres de notre groupe de travail, en indiquant à quelle place de la problématique générale de l'amour chacun vient s'insérer.

Avant d'en arriver à la discussion générale à la fin de l'ensemble des exposés, nous avons prévu une pause où la discussion pourra s'amorcer autour de ce qui aura déjà été avancé.

On peut considérer l'amour comme un fil rouge qui court tout le long de la théorisation de Lacan – si l'on veut bien imaginer un fil qui tantôt prend le devant de la corde pour tantôt s'effacer totalement, fil rouge, qui plus est, qui change de nature en cours de route. Toujours est-il que, dans l'œuvre de Lacan, du début à la fin, file l'amour.

Lorsqu'en 1954, Lacan ouvre son premier séminaire public, il prend la théorie psychanalytique comme il la trouve. Il a cependant une singularité : c'est que cette théorie, il la retravaille avec une arme qu'il a forgé dans les

deux ans de son séminaire privé : c'est la triade SIR, symbolique, imaginaire, réel.

La théorie comme il la trouve, c'est à dire une théorie qui n'a fondamentalement rien touché au traditionnel couple sujet/objet : « la relation d'objet », c'est en ces termes que se trouve toujours décrit ce qui se trame entre le sujet humain et ce qu'il vise. Et « l'amour » nomme ce qui fait lien entre le sujet et l'objet. On a envie de dire que c'est un lien qui va de soi – qui va tellement de soi qu'il n'est pas jusque là interrogé : il n'y a par exemple pas d'entrée « amour » dans le *Laplanche et Pontalis* ; si l'on veut entendre parler d'amour, il faut aller le chercher précisément à « relation d'objet ».

Il se trouve que, dès son premier séminaire (*Les écrits techniques de Freud*), Lacan pose la question de l'amour : non pas de front, si l'on peut dire, mais par le biais du transfert dont il fait son point de départ. Car la question de l'amour de transfert est, dit-il, « liée trop étroitement à l'élaboration analytique de la notion d'amour » pour qu'on ne soit pas dans la nécessité de s'y arrêter.

D'emblée, Lacan, bute sur une question de vocabulaire : si l'on suit Freud, l'amour, l'amour en général, est fondamentalement d'essence narcissique. Ce que Freud souligne par le choix des mots qu'il adopte. En allemand courant, amour se dit *Liebe*, mais Freud le laisse de côté, disant que ce mot ne correspond à rien d'autre qu'à la croyance dans le mythe de l'Aristophane du *Banquet*. Et il choisit celui de *Verliebtheit*, qu'on peut traduire par énamoration – dont on sait comment Lacan finira par l'écrire : hainamoration...

Lacan admet que, dans le transfert, c'est cet amour-là, *Verliebtheit*, qui est en jeu – il le traduit alors par amour-passion et dit « qu'il est vécu par le sujet comme une véritable catastrophe psychologique » (130). Mais il affirme qu'il faut le distinguer d'un autre amour, « l'amour en tant qu'Eros » qui est « la présence universelle d'un pouvoir de lien entre les sujets », ce qui lui fait postuler – alors que Freud ne l'avait pas fait – qu'il y a doit y avoir nécessairement deux amours, comme il y a chez Freud deux narcissismes (et il lui arrivera de l'illustrer par l'opposition *Eros/Agapé* empruntée à Nygren) (145).

Cependant, fidèle à sa méthode, il plonge dans le texte de Freud, *L'introduction au narcissisme*. J'ai envie de dire que, pour un temps, il n'en ressortira pas vraiment.

Tout du moins, allons-nous assister à une sorte de véritable clivage entre, d'un côté, une sorte de course à l'abîme, avec la plongée dans le

narcissisme, et, d'un autre, une volonté obstinée d'élévation avec des propositions pour s'en arracher.

Le séminaire avançant c'est, en effet, pas à pas, amplifiant le texte freudien, un tableau de l'amour « catastrophique » – pour reprendre son mot – que Lacan nous brosse avec une étonnante causticité (ce que j'appelle la course à l'abîme) : il fait de l'amour « le sentiment qui est au centre de tout comique », une « catastrophe psychologique », un « phénomène imaginaire provoquant une véritable subduction du symbolique » telle qu'il y a confusion chez le sujet entre son propre moi et l'image de l'autre. L'amour, dit-il, rend fou, ou encore : « nous sommes bien d'accord qu'il est un véritable suicide ». Comme passion de l'être, l'amour est du côté de la pulsion de mort, ce qu'il illustre par le coup de foudre – le coup de foudre mortel du jeune Werther.

Que son auditoire ait reçu son analyse comme un dénigrement systématique de l'amour, Lacan sera amené à en convenir quelques années plus tard, quand dans *Les quatre concepts...*, il parlera de « l'amour dont il est apparu aux yeux de certains que nous avons procédé au ravalement » (XI, 247).

Cependant, j'ai parlé de « clivage » : c'est qu'en face de cette prise en masse de l'amour dans le narcissisme qui court tout du long du séminaire, Lacan ébauche deux alternatives à l'amour-passion où l'on voit sa volonté de relever cette deuxième forme d'amour qu'il a postulée : il lui arrivera de la nommer (IV, *La relation d'objet*, 108/10) « l'amour dans son achèvement » ou « l'amour dans sa forme achevée » : « la relation objectale devra toujours se soumettre au cadre narcissique et s'y inscrire », admet-il ; mais : « elle le transcende certainement [je souligne cette certitude qui mérite bien un coup de chapeau!], elle le transcende certainement, mais d'une façon impossible à réaliser sur le plan imaginaire. C'est ce qui fait pour le sujet la nécessité de ce que j'appellerai l'amour ». Et encore : « Il faut à une créature quelque référence à l'au-delà du langage, à un pacte, à un engagement qui le constitue [...] ».

Si la notion de « pacte » en tant que telle (que Lacan lie à la fonction du sacré) n'aura pas eu d'avenir, il n'en va pas de même avec celle d'un « au-delà », ici, d'un d'au-delà du langage – il dira aussi au-delà de la parole.

J'ai parlé de deux alternatives au narcissisme : la seconde a encore trait à un au-delà, à « l'au-delà de l'objet » cette fois-ci. Il s'agit de ce que Lacan nomme le « don actif ». Ce qu'il oppose alors à l'amour comme passion imaginaire c'est l'amour conçu comme un « don actif », ce « don actif qu'il constitue sur le plan symbolique ». Qu'entend-il par cette formule

assez énigmatique ? Il s'explique : « aimer, c'est aimer un être au-delà de ce qu'il paraît être. Le don actif de l'amour vise l'autre, non pas dans sa spécificité, mais dans son être. » – ce qu'on pourrait traduire par : non pas dans sa petite personne mais dans son être de sujet.

Cet au-delà de la relation objectale, ou au-delà de l'objet est d'une importance capitale. C'est là que s'amorce une dimension qui va déterminer toute l'inflexion que Lacan apportera à la psychanalyse : la dimension du manque.

On sait que pour faire entendre cette dimension, Lacan s'est tourné vers deux formes extrêmes d'amour, l'amour courtois, d'abord (où l'au-delà de l'objet est posé en tant que tel), puis l'amour mystique (où l'au-delà de la parole est aussi en cause), ces deux formes d'amour posant en effet de la façon la plus aiguë la question du rapport de l'objet au manque, qu'on l'entende manquer « de » l'objet, ou manquer « dans » l'objet.

Ce sont ces problématiques que vont explorer, du côté de l'amour courtois d'abord, **Monique Dessego** avec « L'amour et l'impossibilité d'aimer », et **Françoise Vincent**, avec « De l'amour courtois à la sublimation ». Viendra ensuite **Monique Scheil** qui, avec « La pesanteur et la grâce » fera écho à l'amour mystique à partir de Simone Weil, où nous verrons que l'amour peut aller jusqu'à se passer de son objet même.

Mais essayons de saisir quel débat de fond se joue derrière ces variations sur l'amour.

Il se trouve que cette amorce de la dimension du manque que je viens de souligner va explicitement de pair, dès le premier séminaire (I, 304), avec une distinction formelle non moins fondamentale : « L'amour se distingue du désir, considéré comme la relation limite qui s'établit de tout organisme à l'objet qui le satisfait. Car sa visée n'est pas de satisfaction mais d'être » – à entendre : relève du registre de l'être.

Cette distinction, qui s'avèrera capitale, n'est, à ce moment du travail de Lacan, pas encore exploitée. Mais elle anticipe d'une façon frappante les développements concernant le désir qui viendront quelques années plus tard. Comme par exemple, à la page qui suit la citation que je viens de faire, cette réflexion de Lacan : on peut accepter très loin les faiblesses de l'autre, mais pas « s'il va trop loin dans la trahison de lui-même » – ce qui me paraît être tout à fait un avant goût du « ne pas céder sur le désir » (I, 305)].

Deux remarques, l'une du côté de l'amour, l'autre du côté du désir :

- Que l'amour vise l'être, ce sera une constante chez Lacan : il le dira encore dans le séminaire XX, *Encore*. Ici, il parle d'amour comme une des trois voies de la « réalisation de l'être » – à côté de la haine et de l'ignorance. Dans *Encore*, il les nommera les trois « passions de l'être ».
- La deuxième remarque, du côté du désir, concerne bien évidemment la nature de cette « satisfaction » prêtée à la visée du désir et désignée prudemment par Lacan comme « relation limite ».

Dans la théorie analytique de l'époque les choses étaient « simples » : il s'agissait de la satisfaction d'un besoin. Besoin soit « partiel », comme par exemple la faim dans l'oralité avec un objet pour y répondre, le sein – ce qu'on trouve chez Freud. Ou besoin total ou totalisé, dans la sexualité avec son supposé objet génital – il faut souligner que ce qui était resté chez Freud du côté d'une question insistante, ce supposé « objet génital » était alors admis sans plus de débats comme allant de soi.

Et c'est là qu'avec Lacan il va se passer du nouveau : une subversion du rapport sujet/objet, ou plus exactement une subversion du sujet qui ne peut pas ne pas entraîner une subversion de l'objet.

En face du « manque-à-être » qui caractérise le sujet divisé que Lacan construit pas à pas, l'objet ne peut plus, en effet, continuer à être pensé comme une sorte de complément « naturel » venant combler quelque chose comme une attente ou une visée du sujet.

On sait que Lacan, en développant une dialectique de la demande et du désir, va substituer à l'objet « naturel » dont se satisfaisait encore la théorie de l'époque, un objet d'un tout autre genre : son fameux *objet a* – un objet, donc, sans existence matérielle, non spécularisable et qui pourtant est celui qui fait fonctionner le désir humain par le biais du fantasme. Et quant à ce qui concerne la « satisfaction » en tant que telle, Lacan ne cessera d'insister sur le fait que le désir ne cherche pas à être satisfait mais à être reconnu.

Le résultat est qu'on peut dire que ce qui a commencé par une problématique de l'amour se trouve petit à petit supplanté par une problématique du désir : on peut dire que la relation sujet/objet change de coordonnées.

Il se trouve que substituer le désir à l'amour, Lacan n'est pas le premier à l'avoir fait : c'est déjà ce qui se passe dans *Le Banquet* de Platon, où, quand Diotime prend la parole dans ce banquet qui est donc explicitement dédié à l'amour, elle glisse subrepticement de l'amour au désir.

Le Banquet de Platon dans le séminaire *Le transfert*, c'est **Marie-Jo Pahin** qui va nous en parler – mais je rappelle déjà ici au passage que c'est dans ce séminaire que Lacan énonce un de ses plus célèbres aphorisme sur l'amour : « L'amour c'est donner ce qu'on a pas »... ? Et qu'il ajoute, ce qu'on sait sans doute moins, que « donner ce qu'on a, c'est la fête »...

Après ce groupe d'exposé consacré à ce qu'on peut appeler la première théorie de l'amour chez Lacan, nous vous proposons une pause où l'on pourra commencer à discuter les éléments qui auront été déjà apportés.

Mais pour l'instant, suivons notre fil rouge.

Si on ouvre le Krutzen, l'*Index référentiel des séminaires de Lacan* au mot « amour », quelque chose saute aux yeux : des années 50 aux années 60 (du premier séminaire à celui sur le transfert), les entrées sont d'une densité certaine (avec deux pics, I, *Les écrits techniques* et IV, *La relation d'objet*).

Puis pendant les 10 années suivantes, une grande syncope, 10 ans de quasi silence sur l'amour, comme si cette question était devenue obsolète : ce qui correspond à temps que nous venons d'évoquer où Lacan élabore, au-delà de la question de la demande, la dialectique du désir, pour déboucher sur la production de l'objet *a* et la problématique de la jouissance.

Et puis au bout de ces 10 ans, de façon tout à fait surprenante, l'amour renaît de ses cendres. C'est d'abord, en 71-72, dans le séminaire *...ou pire* et, menés conjointement, les entretiens de Sainte-Anne *Le savoir du psychanalyste*.

Et, l'année d'après, le flamboyant séminaire *Encore* où l'amour brille de tous ses feux.

Comment comprendre ce retour ?

Je ne pourrai, évidemment, n'être que très, très schématique.

Lorsque Lacan produit l'objet *a*, il le fait dans une problématique très intriquée avec celle du phallus.

Le phallus, c'est le signifiant qui va prendre en charge, dans l'inconscient humain, toute la dimension du manque. « Manque » peut

s'entendre à différents niveaux, mais je mettrai ici l'accent sur le manque conçu comme ce qui fait obstacle à toute possibilité de satisfaction pleine. Ce qui tout à la fois pose et met en question ce qu'il en est de la jouissance : s'il veut avoir accès au désir, l'être humain doit en effet renoncer à une jouissance pleine.

Mais selon le côté où il s'inscrit, côté homme ou côté femme, chacun va le faire à sa façon. Lacan cherche alors à bâtir une logique qui lui permettrait d'écrire comment chaque sexe va boiter à sa manière dans son rapport au phallus comme manque...

Et, comme Freud, il vient buter sur la question dite de la « différence des sexes », ou plus précisément sur la difficulté d'écrire une logique de deux sexes avec un unique signifiant, ce signifiant qu'est le phallus.

On sait que la réponse qu'il propose à cette question, avec ses formules de la sexuation, est celle d'une radicale dissymétrie : si en effet la soumission à la fonction phallique suffit à dire ce qu'il en est du côté homme, on bute sur une impossibilité du côté femme qui ne se laisse pas attraper dans une logique purement phallique. On connaît la solution de Lacan : ce sera de la dire « pas-toute », pas-toute soumise à la fonction phallique. Ce qui nous introduit à un nouvel « au-delà », celui d'un au-delà de la jouissance phallique, avec une jouissance que Lacan qualifie de « supplémentaire » (par opposition à complémentaire) et qu'il nomme « jouissance de l'Autre »

La dissymétrie foncière à laquelle aboutit Lacan a une conséquence d'importance : elle interdit toute mise en rapport, au sens logique du terme, toute mise en rapport de complémentarité entre les deux sexes qui se définissent d'abord par leur hétérogénéité, et l'incommensurabilité de leurs jouissances.

D'où les deux célèbres aphorismes rabâchés : « LA (barré) femme n'existe » pas et : « Il n'y a pas de rapport sexuel ».

Mais que disent ces aphorisme sinon d'abord qu'avec ce « deux » des sexes, impossible que ça fasse « Un », le Un de « l'union sexuelle ».

Et c'est là que Lacan ressort l'amour de son chapeau...

Il le fait avec une assertion nouvelle, en distinguant radicalement jouissance et amour : « quand on aime, affirme-t-il, il ne s'agit pas de sexe ». C'est même là où le rapport sexuel s'avère être toujours dans un certain rapport au ratage, que l'amour retrouve sa place. L'amour, car voilà

la thèse nouvelle, l'amour vise à faire « suppléance ». Là où le sexe ne peut pas faire Un avec deux, l'amour ne le pourrait-il pas ?

Je n'irai pas plus loin dans cette première partie d'introduction – qui correspond au point où en est arrivé notre groupe de travail : tout juste au seuil d'*Encore*.

Il me reste encore cependant à faire une remarque et à annoncer les derniers exposés.

La remarque est celle-ci : pour le retour de l'amour, Lacan revient d'une certaine manière à son point de départ, il fait de l'amour un « signe », l'amour fait signe. Et il précise, dans une formule négative, qu'il n'est pas le signe de la jouissance de l'Autre, ni du corps qui symbolise cet Autre. Le signe qu'avait délogé le signifiant lacanien, le signe et de retour.

Ce sera la bien connue histoire du « pas de fumée sans feu ». Et « pas de fumée sans allumage », complète finement Feydeau : autrement dit, derrière la fumée, il y a un fumeur, ou un campeur – je ne développe pas, notons simplement qu'au temps du signifiant, le sujet était représenté pour un autre signifiant, alors qu'avec le retour du signe, on peut le dire représenté pour un autre sujet.

Toutefois, nous ne nous étonnerons pas que, dans ses derniers séminaires, Lacan reviennent à plusieurs reprises sur l'amour dans l'intention de l'arracher à la fois à ce statut d'illusion où sa fonction de suppléance risque de le laisser englué, mais aussi au symbolique qui servait dans le premier Lacan de parade à l'imaginaire : il le dira alors « touchant au réel ». C'est ce que j'esquisserai dans une brève deuxième partie d'introduction.

Qui sera suivi de l'exposé de **Laurent Cantonnet** qui fera un tour sur la disjonction-conjonction amour/désir – il nous dira, entre autres, comment malgré les tentatives de Lacan de faire basculer l'amour du côté du symbolique, puis du réel, ce sera le narcissisme qui jusqu'au bout lui collera aux pattes comme le sparadrap du capitaine Haddock...

Dominique Pezet, enfin nous parlera de : « La langue du discours amoureux ou : aux risques de nos mères... ! » C'est un travail qui touche à différents registres mais dont on peut dire qu'il interroge en dernier ressort l'ancrage dans le réel, réel qui aura ainsi le dernier mot....

DEUXIEME PARTIE : LA MOURRE,

OU QUAND L'AMOUR TOUCHE AU RÉEL

On peut être intrigué par le cheminement du thème de l'amour chez Lacan : on est tenté de se dire après-coup, que, même quand il paraît s'effacer, voire devenir obsolète, Lacan n'y a jamais renoncé. On pouvait en effet penser qu'après avoir substitué à la problématique amour/relation d'objet la problématique désir/objet *a*, il lui avait réglé son compte. Or on a vu qu'il n'en était rien. L'amour était resté comme en réserve, tapi on ne sait où, et prêt à resurgir à la première occasion.

Ce qui va de pair, me semble-t-il avec une sorte d'autonomie de cette notion par rapport à la construction lacanien et une sorte d'hétérogénéité par rapport à ce qu'on peut appeler les grands concepts tels que le désir et la jouissance. La première interprétation qui viendrait à l'esprit serait de considérer l'amour comme une sorte de *joker* dans un jeu de cartes bien réglé. Mais c'est une interprétation qui en appelle immédiatement une autre : l'amour ne serait-il pas plutôt précisément cette notion qui, en tant qu'elle échappe au « système » des concepts bien réglés, témoigne du fait que la théorie lacanienne ne peut justement pas faire système ?

Nous avons vu que, d'emblée, plutôt que de montrer l'amour comme relevant du registre imaginaire, certes, mais d'un imaginaire tempéré ou limité par le symbolique (comme avait pu nous le faire entendre le stade du miroir et comme ont pu le développer des auteurs comme Safouan), Lacan s'acharnait plutôt à dresser dans une sorte de face à face un pur imaginaire de l'amour narcissique et un pur symbolique de l'amour « dans son achèvement ».

Puis, dans un deuxième temps, dès qu'il est possible de concevoir un réel j'allais dire : à part entière, c'est du côté de ce réel qu'il fait basculer l'amour.

Ce qu'il faut préciser : dans le Lacan de SIR, le réel n'étant jamais donné immédiatement, il se trouve dans une sorte de dépendance par rapport à la médiation des deux autres registres, tout en étant en même temps ce qui les excède. Avec le nœud borroméen, tout change, puisque les trois instances sont dans un rapport de stricte équivalence – à ceci près malgré tout qu'on l'énonce avec le réel en tête, RSI et que l'ensemble du nœud est déclaré réel.

Curieux hasard (le hasard, on va le retrouver plus loin), curieux hasard, donc : il se trouve que le retour de l'amour dans le discours lacanien et la « découverte/invention » du nœud borroméen par Lacan sont, au jour près, contemporains... Et inaugurent un nouvel ordre des choses.

Je soulignais, dans la première partie de l'introduction, que dire que l'amour « touchait au réel » ne visait pas seulement à parer à l'imaginarisation qui pouvait rester attachée au « que ça fasse Un » : cela permettait aussi de tourner une page et se débarrasser des derniers relents de..., oserai-je dire : « transcendance symbolique » ? Dire que l'amour relève du signe et non plus du signifiant – et donc de la suprématie du symbolique – relève à l'évidence de la même opération.

Que l'amour mette le réel dans le coup, comment en douter : « comment ne pas admettre le réel, demande Lacan, réel du fait que dans cette affaire nous y mettons notre peau » ? (18-12-73)

Oui, mais encore ?

Ce qui dans *Encore* a une connivence avec le réel, c'est la jouissance. Qu'il s'agisse de la jouissance de l'Autre, dont on sait, n'est-ce pas, que si elle existait, il ne faudrait pas que ce soit celle là, mais qu'on peut néanmoins – ou du coup ? – dire être du pur réel. Ou de la jouissance phallique qui y confine du fait de la répétition, répétition d'un cycle qu'on connaît : recherche de l'objet comme retrouvaille, ratage du dit objet (la pulsion ne pouvant qu'en faire le tour) – insistance de la répétition qui fait que l'homme ne rencontre jamais ce qu'il croit viser : le corps de la femme.

Mais avec l'amour ? La réponse de Lacan est d'abord que c'est par la lettre que l'amour est arrimé au réel : l'amour se déclare, « c'est là, dit Lacan, son aspect obligé et aussi son drame » (XX, *Encore*). Puis, dans le séminaire suivant (XXI, *Les non-dupes...*) où la question de l'écriture est reprise à nouveaux frais, celle-ci est alors conçue comme faisant bord au réel.

Lacan définit alors l'amour comme un dire, mais un dire qui ne soit pas de vaines paroles, un dire qui soit de l'ordre de l'événement.

« Comment un homme aime-t-il une femme ? » demande-t-il alors.

Pour répondre : « Par hasard ! » (XXI, 18-12-73).

Il ne s'agit pas du hasard surréaliste, mais de la reprise d'un thème cher à Lacan : celui de la bonne rencontre, de l'heur, de la *tuché*. C'est à

dire d'une rencontre qui n'est maintenant fondée sur rien d'autre que sur le réel du nouage – où, pour aller très vite, le trois du nouage s'oppose tant au « Deux » mythique de l'idéal de la rencontre qu'au « Un » tout aussi mythique de l'union des âmes et des corps : ce qu'il faut entendre dans ce trois, c'est une « consistance [qui] est d'un autre ordre que l'évidence », souligne-t-il (8-1-74).

Ce qui est mis en jeu, c'est quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la vérité, c'est quelque chose qui est de l'ordre d'un savoir, un savoir à comprendre comme un savoir « insu ».

Ce qu'on pourrait ramasser ainsi : c'est la rencontre par hasard de ce qui aurait pu être voulu par le sujet, mais sans même qu'il y eu pensé...

Nous avons emprunté à Rohmer le titre de cette journée. Ce n'est pas par pure coquetterie, c'est par le hasard d'une bonne rencontre entre notre thème de travail et les thèmes de ce cinéaste pour lequel plusieurs d'entre nous ont une sorte de vénération. On connaît la formule : « de hasard faire nécessité » (c'est par exemple celle que Boulez emploie à propos de l'écriture de sa musique). De Rohmer, je dirais que, avec l'amour, « de nécessité, il fait hasard » – je pense tout particulièrement à la fin du *Conte d'hiver* ; j'espère que certains de vous l'ont en tête : une retrouvaille finale imprévisible et de pur hasard qui, à son insu, réglait, depuis une séparation elle aussi de pur hasard, toute la vie amoureuse de l'héroïne.

Revenons à Lacan. On sait qu'il illustre cette rencontre amoureuse comme se supportant d'un certain savoir entre deux sujets inconscients par le jeu de la moure, ce jeu de doigts qui justement intrique intimement rencontre et hasard (un jeu proche de « caillou, papier, ciseaux »).

Rencontre, pur événement de rencontre, puisque les partenaires doivent, « au bon moment » (rappel du temps logique), doivent au bon moment et dans une parfaite simultanéité, crier et montrer les doigts.

Et hasard puisque celui qui sait la moure et crie le nombre qui tombe juste le fait à son insu – et « par hasard », dans la mesure où ce nombre ne se sait pas d'avance : il n'est pas lié à la prévision de l'autre, il est crié comme pur événement. « Savoir ce que le partenaire va faire, note Lacan, ce n'est pas une preuve d'amour » – c'est en effet une preuve... mais une preuve de l'irréductible résidu de narcissisme dans tout amour.

Ce qui m'amène à une remarque par laquelle je conclurai : il ne faudrait pas, succédant au pur imaginaire du narcissisme et au pur symbolique de l'amour achevé, dresser le tableau d'un pur réel du hasard de la rencontre.

Lacan d'ailleurs dans *Les non-dupes...* insiste sur le fait qu'il n'y a pas de primat du réel comme il y avait eu un primat du symbolique. On peut y trouver en particulier une sorte de réhabilitation de l'imaginaire car « il est, dit Lacan, une intuition de ce qui est à symboliser », et il vient, en tant que sens, comme bouchon sur le trou du réel.

Concluons donc avec ce chiffre trois. Qu'on l'entende comme ce phallus qui avec l'homme et la femme font trois. Ou comme le « tres », le trois de la tresse borroméenne, qui fera surgir l'amour tout à la fois du hasard du réel de la rencontre, du jeu de la détermination signifiante et, du côté de l'imaginaire ? Eh bien du côté de l'imaginaire, on aurait envie de dire quelque chose comme : l'éblouissement d'un premier regard.

Mais ce serait oublier que l'imaginaire ne se limite pas à sa face spéculaire. Et on aura beau faire, l'objet *a* se rappellera toujours à notre bon souvenir : ce qu'écrit Lacan avec sa « lettre d'amur » – qu'il écrit : (a)mur.

Jean-Paul Ricœur

Les Après mi-dits du GRP
27 juin 2009